

‘Tel père, tel fils’

(Dicton populaire passablement crétin mais répondant à une certaine logique biologique)

« Gérard ! Arrête de faire le con, obéis à ton père, pose ce flingue...putain Gérard ! j’suis ton père quand même ! »...

Trop longtemps, j’ai obéi. Je ne pense pas avoir jamais dévié de la route que m’avait tracée mon père, ce gros facho de merde à qui je devais d’être aujourd’hui dans cette situation définitive et sans issue.

ACTE 1 : « Le Père »

Mon père avait embrassé la carrière militaire à l’âge de 15 ans. Mon grand-père, lassé des renvois multiples des établissements publics puis privés dans lesquels mon père avait séjourné s’était laissé bercé par l’idée largement répandue en son temps que ce que le civil ne pouvait mater, l’armée en avait le potentiel en plus du devoir national.

Il avait donc tout naturellement passé trois années de son adolescence naissante au Prytanée militaire de la Flèche, ce haut lieu de l’obéissance et du formatage post jésuite national.

Je ne sais pas exactement ce qu’il avait enduré durant ces trois ans au sein de cet établissement prestigieux, mais aux dires de ma mère, qui le tenait elle-même de ses beaux-parents, mon père en était ressorti un homme plus dur, plus rigoureux avec une foi inébranlable en la Mère Patrie et un sentiment éternel de reconnaissance. Extrait du ruisseau, l’armée lui tendait maintenant les bras.

Son bac technique en poche et une envie de voir le monde, mon père s’était engagé dès ses 18 ans, juste retour des choses envers cette armée qui lui avait tout appris. « Mon père m’a donné la vie, l’armée m’a fait exister » avait-il l’habitude de raconter dans ces repas de famille où l’on conchait l’éducation nationale, ce « ramassis de feignasses et de pédés » et célébrions la France éternelle du Maréchal et de la foi catholique, un coup de sabre par ci, un coup de goupillon par là.

Ça ne pouvait pas mieux tomber, nous étions en juin 1955 et le pays avait besoin de petits gars reconnaissants et obéissants de l’autre côté de la Méditerranée...

Mon père avait donc débarqué à Alger le 18 juin 1955 –combien de fois avais-je dû endurer sa blague favorite sur ‘la pelle du 18 juin’, celle-là même qu’il avait foutu sur la gueule de ‘ce bougnoul qui l’avait cherché sur le bateau’ et avait finalement fini sa vie quelque part entre Marseille et Alger, la tête éclatée et vingt litres d’eau salée dans le bide.

Quatre ans...le temps passé dans le Djebel à obéir aux ordres, à torturer, violer, piller.

Ces récits avaient bercé mon enfance, mon adolescence. Ils avaient hanté nombre de mes nuits. Je me réveillais en hurlant, le corps en nage et à la recherche de ces spectres de Maures qui brandissaient leurs couteaux acérés sous ma gorge de petit blanc vulnérable.

Lorsque mon père quitta l'Algérie, un peu contraint et forcé par sa hiérarchie –ce que racontait un cousin éloigné qui avait à l'époque prit fait et cause pour le FLN- il revint s'installer en Bretagne, dans la ville de Rennes afin d'y retrouver un ancien camarade de lycée, Hubert De la Marre, vieille souche de la noblesse déchue bretonne, celle-là même qui avait obéi sans états d'âme à Hitler et à ses sbires sous l'occupation...bref, la 'famille'.

ACTE 2 : « Le Fils »

Je naquis un jour de pluie à l'hôpital Ambroise Paré. C'était un lundi. Le 4 avril 1960 à 10 heures 15 du matin. Mon père décida de m'appeler Gérard. Probablement pas en hommage à Gérard de Nerval, dont le nom n'évoquait chez lui que l'image d'un poisson au nez très long. Non, 'Gérard' « en l'honneur d'un frère d'arme zigouillé par les fellagha » et avec lequel mon père avait fait tourner la gégène 3 années durant. Ma mère n'avait pas vraiment eu son mot à dire. Comme l'avait si bien dit mon père à cette dernière –comme quoi il y a une certaine logique dans la langue française- qui au moment d'enregistrer mon prénom auprès de l'officier d'état civil essayait de lui faire changer d'avis: 'tu as suffisamment ouvert ta gueule à l'hôpital pour me laisser faire maintenant ».

Mes parents étaient très fiers de leur premier enfant : un fils, un 'couillu' pour reprendre la terminologie paternelle. Et le seul enfant qu'il ne leur fut donné d'engendrer. En effet, une blessure 'de guerre' aux dires de mon père, -de bordel aux dires de de la Marre- devait définitivement faire de mon père un impuissant en puissance par la suite.

Dès lors, mon père n'eut de cesse de m'inculquer son respect de l'ordre, son goût immodéré pour l'obéissance et la servitude. Quand on n'a qu'un seul enfant, on l'entoure, on le chérit, on le conduit vers l'autonomie et la libre conscience. Etonnement, mon père ne trouva jamais la route de l'autonomie et lui préféra celle de l'autocratie, veillant sur moi avec cette même ferveur salvatrice que l'armée lui avait consacrée.

Je fus baptisé à l'église du Sacré Cœur et rejoignis la paroisse quelques années plus tard pour y officier comme enfant de cœur. J'obéissais au Seigneur et à Monsieur le curé, le père Tardivel, un vieux vicelard qui vivait avec sa bonne dans la sacristie attenante à l'église et qui aimait nous prendre sur ses genoux pour nous raconter les saintes écritures.

Nul ne s'oppose à Dieu ni à ses représentants sur terre...j'obtempérais, quelque peu écartelé entre une indéfectible foi et obéissance sans faille au tout puissant et l'impression toute personnelle que quelque chose clochait.

Je fus un chrétien obéissant pendant 5 ans. Un jour, le père Tardivel mourut, lardé d'une dizaine de coups de couteau. On ne sut jamais qui avait commis l'acte rédempteur, qui de la

bonne ou des quelques parents en qui la passion du curé pour la lecture -récemment éventée- avait fait naître une envie de désobéissance très incivique ...mais étonnement les paroissiens avaient plutôt bien supporté le fait d'hiver...on était un 5 février et il neigeait, phénomène climatique plutôt rare en Haute Bretagne et prompt à enjouer les esprits !

Mon père jura ses grands dieux qu'il vengerait le saint homme et qu'il aurait la peau de ces 'enculés de bolchéviques' qui avait osé s'attaquer à un homme si brave, si dévoué et si bon avec les enfants.

C'est aussi à cette période que je fus envoyé au pensionnat Saint Sauveur à Saint-Méen le Grand, dans l'ouest du département. L'affaire Tardivel avait décidé mon père à éloigner sa progéniture de cette ville qui perdait sa foi et devenait dangereusement socialiste. Saint Méen avait la réputation à l'époque de bien cadrer ses brebis.

Ce fut effectivement pour moi et quelques congénères de bancs de collège une expérience très cadrante.

Que dire de cet épisode de ma vie d'adolescent ? Quatre années de sévices.

- Religieux et sportifs : merci père Raphaël...mens sana in corpore sano...
- Corporels : merci Gwenaël Le Duff ! -le fils du Surveillant général, une teigne d'une ignorance crasse dont la seule activité consistait à rendre la vie des nouveaux élèves insupportable à force d'humiliations, de brimades quotidiennes et de soumission.
- Pédagogiques : merci sœur Dominique ! Merci frère Roland ! à qui je dois d'avoir compris que la terre était un disque et que Eve avait été fabriquée avec des côtes...un aspect biologique des saintes écritures qui m'avait jusqu'alors complètement échappé.

Au nom du père, du fils et des saints esprits...amen...

Je ne tiens pas ici à m'appesantir sur des années au cours desquelles je n'ai rien appris de fondamental, rien du moins qui ne m'ait été un jour utile dans la vie, si ce n'est que d'avoir compris que dans cette vie terrestre, soit tu obéis, soit tu te fais obéir. Et il est parfois nécessaire que la roue tourne.

Et la roue semblait avoir tourné.

Ce qui m'a toujours étonné, c'est cette capacité qu'ont le corps et l'âme à encaisser. Et particulièrement mon corps et mon âme. Plus j'en prenais plein la tronche, plus je me développais physiquement, plus j'écoutais mes enseignants nous abreuer de discours plus édifiants les uns que les autres, plus je me plongeais éperdument dans ces livres empruntés le week-end quand je rentrais à Rennes dans la bibliothèque municipale de la Place Hoche. Des œuvres du diable contre lesquelles l'institution de Saint Méen nous avait pourtant mis en garde, mais qui développaient chez moi cette soif d'ailleurs, de vérité, de désobéissance et dont les noms résonnent en moi pour toujours : 'Discours de la Servitude Volontaire', 'La Désobéissance Civile', 'Walden ou la vie dans les Bois', 'un long Chemin vers la Liberté', 'le

Deuxième Sexe', 'le Petit Livre Rouge' –quoique, pour ce dernier, avec le recul...je ne suis plus très sûr. Et que dire de ces films qui illuminaient mes samedi après-midi sur l'écran de l'Arvor, ce cinéma d'Art et Essai de la rue d'Antrain. James Dean, Dennis Hopper, Michael Chimino, 'Hair', 'Vol au-dessus d'un Nid de Coucou', 'les Valseuses'.

Bref, je m'étoffais, je m'ouvrais au monde, renforçant ma carapace chaque jour que dieu faisait. Je n'étais encore qu'en troisième et le monde des adultes et de leurs turpitudes n'avait déjà plus de secrets pour moi. Il faut dire que j'avais été à bonne école -pour ce qui est des turpitudes, j'entends. Quant à ma scolarité : « Un enfant vraiment précoce » avaient-ils prévenu mon père. Ça m'avait valu une bonne engueulade.

Et c'est donc tout naturellement que je décidais de poursuivre mes études en section Littéraire au lycée de Bréquigny, mon lycée de secteur. Mais mes résultats scolaires étaient devenus si brillants que mon père refusa de m'inscrire dans cet établissement public dont la réputation au milieu des années 70 souffrait de débordements en tous genres : drogue, sexe et rock'n roll.

Le choix de mon orientation se fit donc sur le lycée rennais par excellence de l'excellence : le lycée Chateaubriand.

Cet endroit serait pour moi une révélation, un révélateur ! Car c'est ici que j'allais faire la rencontre d'un camarade qui allait bouleverser mon existence : Etienne Daho...oui, le Etienne Daho, le chanteur, le beau gosse de la pop rennaise.

Dès les premiers instants, on s'était reconnus. Des parcours de vie sensiblement identiques (l'Algérie, le père absent, les institutions religieuses 'cadrantes') nous avaient inexorablement et intuitivement rapprochés. Et nous ne nous étions plus quittés.

C'est aussi à cette époque que j'avais découvert l'amour, en la personne de Pierre G.

Il jouait de la guitare électrique tous les midis à la cafétéria du Grand Cordel, la MJC qui jouxtait notre lycée. Il était beau comme un dieu, les cheveux d'un blond d'été, et débitait sur sa gratte du Led Zep comme le boucher de mon quartier débitait le saucisson à la coupe : avec une précision chirurgicale inouïe et une finesse incroyable. La première fois que je l'avais vu jouer j'étais tombé en amour.

Les années lycée s'étaient ainsi écoulées ; trois ans d'amitié, d'amour, de musique et de bonheur intégral.

Elles s'étaient poursuivies quelques années à l'université de Rennes 2 où j'avais entrepris des études de langues. Et à la différence d'Etienne, je les avais menées à terme et envisageais de préparer le concours du CAPES à la rentrée prochaine afin de devenir professeur d'anglais.

Cette période reste pour moi une sorte de no-man's land personnel, une période 'hors temps', une 'terra incognita' pour mon père ; car vous pouvez facilement vous imaginer que

je n'avais eu ni l'envie, ni la force de lui parler de mon penchant pour la musique et encore moins pour la gente masculine...jusqu'à aujourd'hui.

Epilogue : « au nom du père, du fils »

... « Y'a pas d'pédés chez les Kermarrec ! C'est quoi encore ces conneries. T'es en train de me dire que t'es une fiotte ?! Une putain de fiotte ! Je savais bien que j'aurais jamais dû t'écouter. J'aurais dû m'écouter moi et t'inscrire à l'école de Maistrance à Brest. Là-bas au moins t'aurais pas mal tourné, ils t'auraient appris la vie, pas comme ces p'tits enculés d'intellos. Gauchos de mes deux ! T'aurais vu du pays, une femme dans chaque port...la belle vie quoi !

Et au lieu de ça...Je...j'arrive pas à comprendre où j'ai merdé...j'suis sûr que c'est encore un coup de ta mère, cette salope...même morte elle continue à faire chier !

Je m'étais depuis longtemps affranchi de la grossièreté paternelle, de son sexisme et racisme ordinaires. Mais la mort encore récente de ma mère avait engendré chez moi une rancœur mauvaise envers celui qui l'avait inéluctablement vidée de toute vie : mon père.

Des années de moqueries avilissantes, de propos orduriers, d'ignorance, des années de solitude quand les anciens amis vous ont abandonnée pour ne plus avoir à affronter la bêtise et la méchanceté faites homme, avaient conduit ma mère à vieillir avant l'âge. Et elle s'était éteinte, sans un mot et toute seule -à l'image de sa vie- en octobre dernier.

Je saisis le PA MAS 7,65 mm, souvenir d'Algérie qui trônait sur le vaisselier, toujours armé, prêt à tirer, des fois que quelqu'un ne s'introduise dans la maison pour lui voler sa collection d'image Panini, celle de 1971, année de la consécration pour Rennes, 1-0 contre Lyon au stade de Colombes.

J'armais le pistolet et levais l'arme vers mon père.

« Gérard ! ne fais pas le con ! », pose ce flingue, tu vas finir par te blesser. Gérard ! Arrête de faire le con j'te dis, obéis à ton père, pose ce flingue...putain Gérard ! j'suis ton père quand même ! ».

Je n'en veux pas à mon père de ne pas s'être écrié « Tu quoque mi filli », il n'avait jamais eu l'âme très romaine mais il aurait dû savoir qu'un jour il nous faut tous désobéir et enfin tuer le père...

« Et tout peut changer, aujourd'hui,

Est le premier jour du reste de ta vie » *(Etienne Daho)*